contrer ainsi l'honorable M. Greenfield, premier ministre, et ses compagnons. Pendant le dîner, assis à table à côté de M. Greenfield, je lui demandai s'il n'avait pas l'intention d'aller jusqu'au lac Athabaska : le bateau devant partir le lendemain, il en profiterait, sans doute, pour visiter cette partie du pays qu'il avait à gouverner.

« — Non », me dit-il, « nous avons hâte de retourner à Edmonton, et nous partons demain. »

« — Mais », répliquai-je, « le train ne reviendra que samedi prochain ! »

« — Oh ! » fit-il, « nous avons notre train spécial ! »

Là-dessus, je m'inclinai respectueusement. Mais, peu après, l'idée me vint de demander à M. Greenfield s'il n'aurait pas un petit coin dans son wagon, pour m'y loger, sans déranger personne de sa compagnie.

« — Je vous recevrai avec plaisir, et nous serons tous honorés de vous avoir avec nous », me dit-il.

« — Mais, je ne suis pas seul : un bon vieux Frère m'accompagne. »

« — Cela ne fait rien », ajoute-t-il, « nous lui trouverons aussi de la place. »

Et c'est ainsi que j'ai eu le plaisir et l'avantage de me rendre, sans plus tarder, à Edmonton. Ces messieurs du Gouvernement se montrèrent on ne peut plus aimables à mon égard. Nous allâmes en bateau à gazoline, sur la rivière Eau-Claire, jusqu'au pied d'une côte très élevée, au-dessus de laquelle se trouvait la ligne du chemin de fer. Le chemin qui conduit à la voie ferrée est un véritable casse-cou ; M. Greenfield eut la bonté de se charger de mon porte-manteau, de me prendre par le bras et de m'aider à gravir ces pentes abruptes, obstruées par des troncs d'arbres renversés. Il me faisait reposer, quand j'étais à bout de souffle. En un mot, il prit autant de soin de moi que si j'avais été son propre père. Aussi, je me sentis incapable de lui exprimer ma reconnaissance pour ses bons procédés, et je lui promis de prier le bon Dieu de l'en récompenser.

Mes visites à d'autres missions se sont effectuées sans trop de peine.

* * *

Ces admonitions me font rire ; et je pars, avec le Père Hautin, pour le lac Éturgeon — où l'on me reçoit à cœur ouvert. Je donne la confirmation à plus de trente enfants et visite l'établissement des Sœurs, où l'on me fait observer l'insuffisance des salles de classe et leur état de dégradation, afin de me convaincre de la nécessité d'en construire de nouvelles. La chose n'est que trop vraie ! Toutes nos maisons, construites en bois du pays, ne résistent pas longtemps, quand les enfants Indiens, aussi turbulents que les petits Français, sont souvent obligés d'y prendre leurs récréations, faute d'abri spécial pour les jours de pluie. Je visitai aussi quelques personnes gravement malades de la petite vérole. C'eût été leur faire trop de peine que de leur refuser cette consolation.

L'épidémie avait sévi, tout l'hiver, au Petit-Lac-des-Esclaves, où elle avait fait plusieurs victimes. Inconnue jusqu'alors dans ces contrées, elle avait été apportée par des émigrants — qui viennent de tous côtés s'établir par ici. Quelques Cris du lac Éturgeon, étant venus voir leurs confrères du Petit-Lac-des-Esclaves, emportèrent la maladie chez eux et c'est là que, sans m'en douter, j'en pris les germes.

Repassant par Grande-Prairie-City, on me força d'accepter l'invitation que me fit la Chambre de commerce (*the Board of trade*) d'assister à un grand banquet — offert en mon honneur, afin que je leur parlasse de mes expériences du Nord. La majorité de l'assistance était protestante ; cependant, on me reçut avec chants et musique et l'on me fit force compliments, — ce qui vous prouve jusqu'à quel point la civilisation a progressé dans nos parages.

Je consacrai le dimanche suivant à Spirit-River, où je me rendis par le chemin de fer, et je repartis pour la Mission Saint-Augustin, ne m'arrêtant que peu de temps à Friedenstal, où j'admirai la belle église que nous y construisons. x

x Mgr Grouard [illegible] bénit cette église en août 1922.
~~[illegible]~~ et y [illegible]
[illegible] (cf Chron. St Augustin)

Nous crions au secours, nous faisons des signaux, — bien inutilement, car les sauveteurs sont rares dans ce pays. Nous mettons un canot à l'eau ; et deux hommes s'en vont à la rame trouver M. Collins Fraser, un commerçant de nos amis, et le prier de venir, avec son bateau à vapeur, pour nous délivrer. Il se rendit charitablement à nos prières, son bateau tira le nôtre du récif, le prit à sa remorque et le ramena, dans la soirée, à la mission.

Le lendemain, nous reprîmes notre expédition — qui, cette fois, réussit. Nous trouvâmes tout le personnel, réfugié sur l'île, en bonne voie de guérison. Le Père Jaslier était là, disant la Messe chaque jour et entendant les confessions. Je devrais mentionner spécialement le cher Père LeDoussal, âgé de quatre-vingt-sept ans, qui a célébré, l'année dernière, sa soixantième année de prêtrise. Après Mgr Joussard, c'était lui surtout que j'avais désiré voir encore une fois ; et, Dieu merci, j'eus le bonheur de le retrouver assez bien portant.

* * *

Je quittai le lac Athabaska, pour remonter au fort Mc-Murray et de là me rendre à Edmonton par chemin de fer. Le train ne vient qu'une fois la semaine. Il arrive le samedi à midi et repart deux heures après. Mais le terminus actuel se trouve à 22 milles du fort Mc-Murray. Or, ayant débarqué là le vendredi soir, il m'aurait fallu partir de bonne heure le samedi matin, pour arriver à temps à la station. Le Père Laffont n'eut pas de grands efforts à faire pour me décider à rester le dimanche, d'autant plus qu'il avait plusieurs confirmands à me présenter.

Il m'en coûtait, cependant, de perdre encore une semaine entière, quand d'autres engagements m'appelaient ailleurs. La Providence vint à mon secours, et voici comment. Le dimanche, avant la grand'Messe, le colonel James Cornarall, chef d'une Compagnie de transports, vint inviter le Père Laffont et moi à dîner, à midi, à bord d'un de ses grands bateaux — où il recevait ce jour-là le chef du Gouvernement et plusieurs ministres de la province. Nous nous rendîmes à son invitation ; et j'eus l'honneur de ren-

raison, de perdre ou d'endommager sa charge, comme cela lui était arrivé une fois dans ce même rapide, alors que la rivière était plus haute qu'aujourd'hui. Il prit le parti d'envoyer un canot, avec trois hommes, à Fitzgerald, pour demander qu'on vînt à son secours. J'aurais voulu partir aussi avec cette embarcation, mais on ne me le permit pas. Il fallut patienter près de quinze jours !

Une suite d'orages et de tempêtes, accompagnées de pluies abondantes, firent monter l'eau ; en même temps, un fort bateau à gazoline arriva de Fitzgerald et déchargea en partie notre steamboat ; de cette façon nous passâmes le rapide sans accident.

Combien de fois, durant ce long retard, me suis-je dit intérieurement : Que suis-je venu faire dans ce grand bâtiment ? Si j'avais prévu les événements, j'aurais pris un canot et un sauvage, comme autrefois, et nous nous serions rendus sans encombre au lac Athabaska.

* * *

Je n'y arrivai qu'au commencement de septembre, pour trouver la mission dispersée par la petite vérole ! Mgr Joussard, mon cher Coadjuteur, m'a fait part de ses peines et de ses embarras. La maladie ayant atteint les enfants de l'école, la police du fort Chipweyan avait donné l'ordre de transporter les malades et la moitié des Sœurs sur une île, au milieu du lac, à 12 milles de la mission. Il voulut m'y conduire, mais la mauvaise chance s'acharnait à me poursuivre !

La Mission de la Nativité possède un petit bateau à vapeur. Mgr Joussard ordonne de le tenir prêt pour notre excursion. La Sœur Supérieure, désirant beaucoup se rendre compte de la situation, est autorisée à nous suivre, avec deux autres Sœurs. Nous partons, le matin, après déjeuner, et nous devons revenir le soir.

Nous voilà partis; et tout semble favoriser notre voyage, quand, en doublant la pointe d'une île, nous nous sentons rudement secoués : un bruit sourd se fait entendre, et le bateau s'arrête immobile ! Nous sommes échoués sur un récif, et l'hélice est brisée ! Impossible de nous dégager !

* * *

A peine arrivé à Saint-Augustin, je fus saisi d'une fièvre violente, qui ne céda point aux remèdes qu'on m'administra. J'attribuai ce malaise à la fatigue du voyage ; mais il fallut bien reconnaître que les germes de la maladie, introduits à mon insu dans ma personne, au lac Éturgeon, avaient atteint leur développement, car une véritable explosion de pustules me couvrit la tête, le visage et tout le corps. C'était la petite vérole !

En conséquence, le docteur me mit en quarantaine ! Tout le monde fut obligé de quitter la maison ; seul un bon vieux Frère me fut laissé pour gardien, et je dus me résigner à une vie de prisonnier, pendant cinquante jours, — jusqu'à ce que toute trace de la maladie eût disparu. Je me consolai, en pensant que je faisais, du moins, tout mon possible pour ne pas communiquer le mal à d'autres et, de fait, personne, à la mission ni chez les Sœurs, n'en fut incommodé.

Je regrettai, cependant, beaucoup le temps ainsi perdu. J'avais promis de me rendre au lac Athabaska, ayant même fixé la date de mon arrivée. Aussi, dès que je fus X libre, je m'embarquai X pour descendre la rivière la Paix. Il fallu m'arrêter au fort Vermillon et à la petite Rivière-Rouge, pour y donner la confirmation, mais je comptais bien célébrer la solennité de l'Assomption à la Mission de la Nativité !

Hélas ! Le *steamboat*, dont on m'avait pourtant assuré le service régulier et sur lequel j'embarquai au jour fixé, fut dans l'impossibilité de passer le rapide de Boyer, parce que l'eau était trop basse et que notre bateau était chargé.

Vous avez, sans doute, entendu parler de la découverte du pétrole au fort Norman, sur les bords du Mackenzie. Beaucoup de gens se sont rendus dans ces parages, envoyés par de puissantes Compagnies, pour y creuser des puits afin d'en extraire le précieux liquide, et notre bateau transportait les provisions dont tout ce monde avait besoin pour passer l'hiver. Notre capitaine craignait, avec

X cependant après une visite à Grouard, entre le 22 et le 28 juillet, (Chron. de St Aug. confirmées par celles de Grouard).

III. — Visites Pastorales dans l'Extrême-Nord Canadien [1].

Tant que Dieu me prêtera vie, je me ferai un devoir de vous présenter l'humble hommage de mon respect et de ma reconnaissance. Ce n'est pas seulement en mon nom personnel, mais au nom de tous les missionnaires Oblats du Vicariat apostolique d'Athabaska, que je viens vous remercier de vos bienfaits — qui nous permettent de faire quelque chose pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Comme témoignage de ma gratitude, après avoir chanté le service annuel pour les membres défunts de la *Propagation de la Foi,* l'idée m'est venue de vous donner encore des nouvelles de nos missions que j'ai visitées durant l'été. J'y ai trouvé, certes, des joies et des consolations, mais aussi plus de peines et de contrariétés qu'à l'ordinaire.

La principale joie que j'ai goûtée, et que vous partagerez avec moi, est venue de l'établissement d'une nouvelle communauté religieuse dans un village appelé Falher, que des colons canadiens-français ont formée récemment. Ils avaient besoin d'une école pour leurs nombreux enfants. Je m'adressai aux Sœurs de Sainte-Croix — dont la Maison générale, pour le Canada, se trouve à St-Laurent, près de Montréal.

Cette Congrégation, fondée au Mans par le R. P. Moreau, dans les environs de 1840, s'est surtout développée en Amérique, aux États-Unis et au Canada (2). Les Pères de

(1) Lettre de S. G. Mgr Émile Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi (Extraite des *Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi,* tome XCIV, n° 562, mai 1922, pp. 145-149, et n° 563, juillet 1922, pp. 193-199).

(2) Les Sœurs Marianites de Sainte-Croix furent appelées au Canada, en 1847, par Mgr Bourget, Évêque de Montréal. La branche canadienne s'est complètement détachée du tronc principal, en 1883, et a pris le nom de Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs.

Sainte-Croix ont établi, dans l'Indiana, l'Université Notre-Dame, qui est une des plus belles œuvres de l'Église catholique aux États-Unis. Ils ont aussi à Saint-Laurent, près de Montréal, un magnifique collège (1).

A leurs côtés, les Sœurs de Sainte-Croix se consacrent à l'éducation des filles, et de nombreuses écoles leur sont confiées. J'ai donc eu la consolation d'obtenir qu'elles vinssent dans mon Vicariat et de voir leur école de Falher fréquentée par plus de quatre-vingts enfants. Ce succès les encourage, et on parle déjà de bâtir un grand couvent — avec un pensionnat, où des centaines d'enfants pourront trouver place.

* * *

Un second fait, joyeux et consolant, a été la bénédiction d'une église neuve à Grande-Prairie-City. Les Pères avaient vu leur habitation détruite par le feu, il y a deux ans. Cette résidence était à quelque distance de la ville qui vint s'établir dans le voisinage. L'avis unanime des fidèles et des missionnaires fut qu'on devait rebâtir dans un endroit plus central ; et, mon consentement demandé et reçu, on construisit un presbytère et une église. On m'appela pour bénir l'église ; en même temps, une trentaine de personnes devaient recevoir le sacrement de confirmation.

J'avais annoncé mon arrivée, par le train qui se rend le samedi à Grande-Prairie-City, et les catholiques m'attendaient. Mais, par suite d'un déraillement, qui bouleversa la marche régulière des trains, je me vis arrêté à Spirit-River. Ce fâcheux contretemps me causait un vrai chagrin, que je ne cherchai point à dissimuler. Or, après notre

(1) Les Pères de Sainte-Croix furent appelés de France, par Mgr Bourget, la même année que les Clercs de Saint-Viateur (1847). Comme toutes les créations et *transplantations* de ce grand évêque, cette communauté a grandi rapidement au Canada. La maison-mère s'est transportée de France (Sainte-Croix, près du Mans) à Notre-Dame, en Indiana. Les évêchés de Dacca (Indes anglaises) et Nueva-Segovia (Iles Philippines) et une Mission au Bengale oriental sont confiés aux Prêtres de Sainte-Croix. Les établissements de cette Congrégation aux États-Unis ne relèvent pas de la province canadienne.

dîner, un homme, travaillant alors à la mission, dit au Père Josse :

« — Si Monseigneur est capable de voyager toute la nuit, je pense pouvoir, avec quatre chevaux, le mener à la Grande-Prairie, au moins pour la grand'Messe. »

Le Père vient m'annoncer ce propos. Nous réfléchissons, un moment. La distance est de 90 kilomètres ; le chemin est affreux, plein d'ornières, de mares et de bourbiers... Nous risquons d'y passer toute la journée du dimanche en pure perte. Cependant, notre homme se montre encore plus assuré de réussir ; et je me décide à partir. Toutefois, le Père Josse juge prudent d'envoyer une dépêche aux Pères de la Grande-Prairie, les avertissant de mon départ et les priant d'expédier automobile ou voiture à ma rencontre.

* * *

Nous nous mettons en route, les chevaux au galop. Je vous fais grâce des secousses, des éclaboussures et autres désagréments de cette course. Partis à 2 heures après midi, nous arrivons, à 7 heures, à un petit ruisseau où l'on avait coutume de camper autrefois. Nous avons franchi plus de la moitié de la distance : les chevaux sont fatigués, nous avons besoin de nous restaurer, et nous nous arrêtons là. Pendant que mon homme s'occupe de donner foin et avoine à nos coursiers, je fais du feu à la hâte, vais remplir la chaudière au ruisseau et prépare notre souper.

A 8 heures, nous repartons de plus belle. Entre 9 et 10 heures, nous voyons une voiture venant à notre rencontre.

« — C'est quelqu'un qui vient vous chercher », me dit mon homme. Et, de fait, quand nous abordons :

« — Qui êtes-vous ? » dit-il, en anglais, au conducteur de la voiture.

« — Je viens chercher l'évêque. »

« — C'est moi », dis-je à mon tour. « *All right!* »

Je monte avec lui, remercie mon homme — qui tourne bride et repart au galop. Nous faisons de même ; et mon nouveau guide m'annonce qu'un automobile m'attend à

Sexsmith, troisième station avant d'arriver à Grande-Prairie-City.

« — Vous aurez le temps de vous reposer, et demain matin vous arriverez de bonne heure », me dit-il.

« — Oh ! si l'automobile est là, je préfère l'utiliser tout de suite », répliquai-je.

Et il en fut ainsi.

De la sorte, j'arrivai, vers minuit, à la ville où j'avais désespéré de me rendre pour la belle cérémonie — qui, DIEU merci, eut lieu à la satisfaction de tous.



Cependant, une peine très sensible se mêlait à cette joie. Le Père RAULT, curé de la paroisse, ne put assister à cette fête — qu'il avait préparée avec un grand zèle. La fièvre le retenait au lit, depuis plusieurs jours, et le docteur me déclarait qu'un repos dans un autre climat lui était nécessaire. Sa maladie était aggravée par l'inquiétude que lui donnait la situation financière de sa paroisse ; car, malgré l'assistance que j'avais pu lui donner et le concours des fidèles, une grosse dette lui pesait sur le cœur.

Cela vient de ce que tout le monde est dans la gêne. La récolte a été bonne, pourtant, mais rien ne se vend. Il y a des élévateurs aux stations de chemin de fer, et les gens pourraient y porter leur grain. Seulement, on ne leur offre que 40 sous pour un minot de blé et 15 sous pour un minot d'avoine ! On conçoit que les pauvres gens ne se pressent pas de vendre. Ils attendent des conditions plus favorables.

Le Père RAULT étant malade, le Père SERRAND le remplaça et le Père HAUTIN, venu du lac Esturgeon, nous assista de son mieux. Mon programme était de me rendre à ce lac pour le dimanche suivant. Mais le Père HAUTIN m'avertit que la petite vérole sévit dans ces parages. La Sœur Supérieure m'écrit aussi qu'elle-même et tous les enfants de l'école ont été atteints par le fléau : 47 se sont trouvés malades à la fois ! Les bonnes Sœurs les avaient soignés et ramenés à la santé, aux dépens de leurs forces épuisées ; elle me laisse entendre que je ferais bien de ne pas me hasarder par là.

* * *

Pardonnez-moi de m'être étendu si longuement sur mes misères personnelles.

Les missionnaires de l'Athabaska et d'ailleurs en ont bien d'autres à souffrir. Vous savez, d'ailleurs, que partout les apôtres de l'Évangile ne reculent devant aucun travail pour défricher le champ du Père de famille et y jeter la bonne semence.

Votre œuvre les aide et les encourage, et sans votre secours leurs efforts seraient presque vains.

† Émile GROUARD, *O. M. I.*

Nouvelles de Belgique.

Quatre Oblats de la Province de Belgique — deux Pères et deux Frères coadjuteurs — sont partis, dernièrement, pour le Sud-Africain, où le travail est écrasant pour des ouvriers trop peu nombreux. Ce sont les RR. PP. Hubert van HOMMERICH, de la Maison de Jambes, et Guillaume PERRIENS, du Juniorat de Waereghem, et les FF. CC. François KLINCKAERT, du Couvent de La Panne, et Jean KOCK, de la Maison d'Anderlecht.

— Les Oblats de MARIE de notre Maison de Liège ont solennisé, cette année (à Pâques), le 25e anniversaire de l'ouverture de l'église Saint-Lambert, adjacente au Scolasticat, élevée par eux, meublée et ornée par les dons des fidèles. Une souscription sollicite de nouvelles générosités, pour doter l'église de ses derniers vitraux et peupler de cloches ses tours élancées.

— Le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, installé à La Panne durant quelques semaines, y a dernièrement composé son nouvel ouvrage — *Apôtres Inconnus,* dédié à nos dévoués Frères convers de l'Extrême-Nord canadien. Puis, au début de cette année, il a fait une tournée de conférences, avec projections, dans les Séminaires et Collèges de Belgique. Comme son livre, — *Aux Glaces Polaires* — les conférences du P. DUCHAUSSOIS sont de l'inédit et du pathétique; aussi ont-elles été fort goûtées de tous ceux qui ont eu l'occasion de les entendre.

— Le 13 juillet 1921, on a célébré, au Juniorat de Waereghem, le 25e anniversaire de l'ordination sacerdotale du R. P. Henri VANDEBERG, Économe de l'Établissement. Grand'Messe solennelle, chantée par le jubilaire et rehaussée de la présence du R. P. Provincial. On a beaucoup applaudi, au dîner, les compliments, très mérités, adressés au Père nourricier des Junioristes... *Ad multos annos !*